

Dorita Nouhaud (1932-2026)

Dorita Nouhaud est née en 1932 dans les Asturies, à Sama de Langreo, un an après la proclamation de la Seconde République espagnole. En 1939, comme tant d'autres Espagnols, elle a pris le chemin de la France. Dès lors, son apprentissage de la langue ainsi que la connaissance de la littérature et de la culture françaises ont été portées par un appétit dévorant de savoir et un goût de l'étude, qui ne l'ont plus quittée. Son parcours professionnel et scientifique met en lumière l'évolution de l'enseignement supérieur français à partir de la seconde moitié des années 1960 (structures, politiques éducatives, féminisation) et un changement de perspective de l'hispanisme dont Marcel Bataillon avait souligné la nécessité dès 1949 avec l'émancipation progressive de l'hispano-américanisme. Il dessine, aussi, une « aventure littéraire » au long cours, au commencement de laquelle « étaient les précolombiens, Maya, Aztèques, qui possédaient une écriture et qui savaient compter ».

Dorita Nouhaud fait ses études supérieures à Poitiers et obtient une licence d'espagnol en 1953. Cette même année, la nationalité française lui est accordée par décret, fait d'une importance capitale pour elle. Après une interruption de son cursus universitaire liée à sa vie de famille, elle obtient un DES (Diplôme d'Études Supérieures) à Poitiers en 1962, puis le CAPES d'Espagnol en 1963 et l'Agrégation en 1964. Nommée au Lycée de Jeunes Filles de Poitiers, elle y enseigne pendant trois ans, assurant aussi la tâche de conseillère pédagogique. En 1967, elle devient Assistante au Collège littéraire universitaire de Limoges (CLU), placé sous la tutelle scientifique de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Poitiers, l'Université de Limoges ne se constituant qu'à partir de 1968. Dès 1967, Dorita Nouhaud s'est employée à créer un Département d'Espagnol au sein du CLU (Premier cycle, puis Licence, Maîtrise et préparation aux concours de l'enseignement). Elle est nommée Maître-assistant – l'emploi du masculin est alors de rigueur – à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Limoges en 1969. Dans l'effervescence des années 1970 en matière éducative, elle développe la filière LEA, en coordination avec un collègue d'anglais, et organise, en collaboration avec l'historien Guy Martinière, des Journées d'Information et de Recherche sur la Stratégie d'Expansion et d'Implantation des Entreprises régionales dans les Amériques latines. Jusqu'en 1975, elle est membre du Conseil de Gestion de l'U.E.R. (Unité d'Enseignement et de Recherche) de Lettres et du Conseil Scientifique de l'Université de Limoges.

Son attachement à une formation de qualité se manifeste aussi bien dans ses cours magistraux de littérature hispano-américaine, puis dans ses séminaires, que par

sa présence au sein de nombreux jurys des concours de recrutement pendant une quinzaine d'années. Après avoir participé pendant deux mois à la formation des maîtres des Collèges Universitaires en littérature latino-américaine à l'Université Autonome de Mexico (UAM) en 1978, elle intervient ensuite dans le cadre de la Formation Permanente des maîtres du second degré, en France, à partir de 1979.

En février 2017, dans un savoureux document consultable en ligne (Archive du Lundi n° 58, « Cent ans d'hispanisme en Sorbonne »), Dorita Nouhaud a évoqué, avec l'esprit et la liberté de ton qui caractérisent son style, sa présence – anonyme et alors remplie d'espérance – à l'hommage que l'Université de la Sorbonne avait rendu au début de l'année 1968 à Miguel Ángel Asturias. L'écrivain guatémaltèque venait alors de recevoir le prix Nobel de littérature. Elle écrit : « Un jour, un ami m'a prêté un roman, *El Señor Presidente*, dont l'auteur portait le nom de la province où je suis née : Asturias. Amusée, j'ai entrepris de le lire. « Alumbra lumbre de alumbre, Luzbel de piedralumbre ». Affolement. Un roman, ça ? Du vertige. À l'évidence c'était de l'espagnol, mais je n'y comprenais rien. Je devais apprendre à comprendre. J'allais apprendre. La première page fut le début d'un bouleversement intellectuel dont, heureusement, je ne me suis jamais remise ». Après des années de travail et un détachement au CNRS (1977-1978) pour mettre en ordre les manuscrits légués à la Bibliothèque Nationale par Asturias, décédé en 1974, Dorita Nouhaud soutient une thèse d'État en 1980 sous la direction d'Edmond Cros, à l'université Paul Valéry de Montpellier : *L'écriture, espace de la mémoire dans les fictions de Miguel Ángel Asturias*. Les félicitations sont unanimes. Elle est nommée Professeure des Universités à Limoges en 1982, puis à Dijon en 1994. Devenue émérite, elle poursuit ses activités jusqu'aux années 2020.

Sa production scientifique est riche et variée : monographies, articles, analyses de textes et traductions. Les œuvres d' Asturias, celle des auteurs mexicains Carlos Fuentes, Juan Rulfo et, de manière générale, la réflexion sur les mythes littéraires y occupent une place de choix. Une peu conformiste bibliographie générale rédigée sous la forme d'un tonique abécédaire fait cependant apparaître des travaux consacrés à quelque trente auteurs. Dorita Nouhaud avait une connaissance approfondie des littératures hispano-américaines dont les mots sont « si héroïquement superbes que nulle traduction ne saurait rendre leur inventive impertinence » (*Littératures hispano-américaines de la fin du XIX^e s. au début du XXI^e s.*, 2018). Elle s'est attachée à rendre compte de leur grande diversité, depuis les textes « fondateurs » jusqu'à ceux des premières décennies du siècle actuel. Sans a priori, elle s'est intéressée très tôt à des œuvres construites sur des thématiques jusqu'alors peu représentées dans les études américanistes : par exemple, la présence africaine en Amérique latine, composante pourtant essentielle dans la réflexion sur la tri-ethnicité du continent. Ainsi a-t-elle analysé et traduit ce « défi littéraire » que représente *Changó, el gran putas* (1983) de l'écrivain colombien Manuel Zapata Olivella, qui traite sur le mode épique de l'histoire et des cultures des Afro-Colombiens (*Chango, ce sacré dieu*, 1994). Sensible aux questions sociétales, elle a étudié « des discours et des genres réputés rebelles ... dont le contenu fait tousser, voire suffoquer » tels ceux de l'écrivain chilien Pedro Lemebel ou de l'autrice argentine Naty Menstrual. Sa

créativité s'est exprimée dans maintes traductions dont celle, époustouflante, du roman jubilatoire *La guaracha del Macho Camacho* (1976) de l'écrivain portoricain Luis Rafael Sánchez : *La rengaine qui déchaîne Germaine* (1991). La ligne qui a toujours guidé ses choix littéraires est la singularité des textes, « singularité qui, plus qu'à la nouveauté ou à l'étrangeté du motif et de son développement, tient à la qualité de l'écriture ».

Il est impossible de clore cette évocation sans mentionner la fidélité de Dorita Nouhaud à la Société des Langues Néo-Latines et ses contributions multiformes à sa revue pendant plus de cinq décennies. Sa vitalité et son « panache » à tous les sens du terme demeurent présents à l'esprit de toutes celles et de tous ceux qui l'ont connue.

Catherine Heymann